

Sainte Marie-Madeleine

Madeleine et tous ceux qui l'accompagnaient, Marthe, Marcelle, Lazare, Maximin, Cedonien, poussés par les hasards de la mer sur les côtes de la Provence, abordent heureusement à Marseille.

A Marseille, personne ne veut donner asile aux nouveaux débarqués, dont l'aspect révèle le dénûment. Ils sont contraints de chercher un abri aux abords d'un temple dans lequel la foule se presse pour sacrifier aux idoles. Madeleine, émue de ce spectacle qu'elle ne peut supporter, se lève, et, interrompant les sacrifices, se met à prêcher Jésus-Christ avec une onction et une éloquence qui étonnent les assistants : « el ce n'était pas merveille, dit un Ancien, de la bouche qui, si débonnairement, avait baisé les pieds di Nostro-Seigneur. »

Les sacrifices, auxquels Madeleine avait apporté l'entrave de sa parole, étaient faits par le comte de Provence et sa femme pour demander à leurs dieux de leur accorder un fils.

A peu de jours de là, le comte et la comtesse eurent une même vision ; à tous les deux apparaissait Madeleine. Elle leur reprochait en songe d'oublier, au milieu des richesses, les pauvres, ces représentants de Dieu, et de les laisser mourir de faim à leur porte. Trois fois renouvelée, cette vision impressionna le comte et sa femme, qui donnèrent l'hospitalité aux Disciples de Jésus-Christ.

Dans le cours des prédications qu'elle répandait autour d'elle, Madeleine parvint à toucher l'esprit du comte.

— Nous sommes prêts, lui dit-il, à proclamer la divinité de celui dont tu racontes tant de merveilles, à la condition qu'il nous accordera un fils.

— J'accepte la condition, répondit la Sainte. Et aussilôt elle se mit en prières.

Ses vœux furent exaucés ; la comtesse de Provence devint grosse.

Pénétré de joie et de reconnaissance, le comte s'écria :

— Je crois 1 et sans plus tarder, je vais trouver Pierre, ce saint dont Madeleine parle comme représentant son Dieu, lui confesser que je reconnais sa puissance.

— Ne partirai-je point avec vous, monseigneur ? lui demanda sa femme en apprenant sa détermination. Mon désir est de vous suivre; où vous irez, j'irai ; où vous vous arrêterez, je m'arrêterai.

Le comte de Provence, représentant à sa femme les périls du voyage et la gravité de sa situation, l'engagea à renoncer à son projet. Mais les instances furent vaines, et il fallut, vaincu par les larmes et les supplications de la comtesse, qu'il consentît à l'emmener.

Au moment du départ, Madeleine **plana** sur l'épaule de chacun des pèlerins l'image d'une croix, et elle promit de veiller sur leurs biens.

Les voici en mer, sur un navire bien équipé et largement approvisionné. D'abord le voyage s'annonce bien. Le temps est beau, le vent favorable ; quelques semaines suffiront pour arriver à destination. Par malheur, vingt-quatre heures après l'embarquement, le vent s'élève avec violence, le ciel s'obscurcit, la foudre sillonne les nuages amoncelés au-dessus du navire, et la mer grossissante fait

déferler sur l'embarcation, des vagues qui menacent de l'engloutir. Subitement prise des douleurs de l'enfantement, la comtesse met au monde, pendant le déchaînement de la tempête, un fils que le comte serre avec transport dans ses bras. Mais quelle n'est pas sa douleur, en s'apercevant que la naissance de l'enfant a coûté la vie à la mère !

Cependant l'enfant cherche les mamelles qui doivent l'allaiter; hélas ! c'est en vain ! D'un autre côté, les matelots exigent impérieusement que le corps de la mère soit jeté dans les flots. Le comte, accablé de douleur, implore les marins, et les supplie d'attendre pendant que son âme s'élève vers le Dieu de Madeleine, pour qu'il vienne l'assister. L'ardente supplication du comte est sans doute exaucée; car soudain la tempête se calme, et à l'avant du navire, d'où l'on ne découvrait que le ciel et l'eau, surgit un îlot sur lequel l'enfant pantelant et la mère inanimée sont déposés. On veut d'abord creuser une tombe à la comtesse ; mais le roc qui constitue cette île si miraculeusement formée, offre une résistance qui oblige à abandonner le corps sans sépulture.

— Seigneur, dit le pèlerin éperdu en levant les yeux au ciel, ayez pitié de l'âme de la pauvre mère, et faites que ce pauvre petit enfant, cet ange que vous m'avez donné, ne périsse point.

Plein de confiance après cette invocation, le comte plaça l'enfant au côté de sa mère, la couvrit d'un inanleau et se rembarqua. Le voyage, malgré sa durée, s'acheva plus heureusement qu'il n'avait commencé. Le comte aborda dans une ville de Galilée, où Pierre se trouvait.

Le prince des Apôtres vint au-devant de lui, et voyant à son épaule la croix que Madeleine y avait placée :

— Qui êtes-vous, et d'où venez-vous? lui demanda-t-il.

— J'arrive d'une province des Gaules, de Marseille, où j'ai reçu les lumières de la véritable foi, par les soins de Marie- Madeleine, la compagne des Apôtres de Jésus. J e viens en Judée pour achever de croire et de savoir.

Cette déclaration faite, le prince raconte les douloureux détails de la traversée.

— Soyez le bienvenu et consolez-vous, lui dit S. Pierre. Votre foi sera récompensée. La mort de votre femme n'est qu'un profond sommeil qui se dissipera lorsque l'heure sera venue. Quant à votre enfant, miraculeusement nourri par Celui qui donne la lumière à l'air, la vie aux plantes, le grain aux petits oiseaux du ciel, il vit, et vous le reverrez si vous avez la foi.

Et S. Pierre conduisit le comte aux lieux où Jésus avait passé la plus grande partie de sa vie ; où il avait prêché, où il avait réuni ses Disciples. Le pèlerinage de la Passion couronna le voyage.

Cependant les semaines et les mois s'étaient écoulés. Le comte reprit la mer et fit voile pour la Provence, en ayant soin de faire marcher le navire du côté où l'îlot avait surgi. Les yeux dirigés sans relâche vers la proue, le pèlerin aperçut le premier les lignes vagues et bleuâtres qui dénonçaient la terre. Le regard tendu vers cette brume dont chaque propulsion augmentait et accentuait graduellement les formes, le comte vit enfin distinctement la terre, puis les roches, puis les

longues nappes sablonneuses de la plage; enfin, il put distinguer, jouant sur le galet, un enfant qui regardait curieusement arriver le navire.

Ce qui se passa dans l'âme du pèlerin se comprend mieux qu'il ne se raconte. On aborde ; le comte peut mettre le pied sur la rive. Il s'élance vers l'enfant, mais celui-ci, effrayé, s'enfuit ; le père le retrouve, sous le manteau qui cache le corps, admirable de conservation et de beauté, de sa femme. A celle vue, qui lui prouve la puissance de Celui que Madeleine a prié, le comte pousse un cri.

— Dieu de Madeleine, dit-il, qui avez protégé et sauvé l'enfant, rendez-moi la mère !

Aussitôt, la comtesse semble s'éveiller ; elle s'agite, ses yeux s'ouvrent, elle se lève, et ses premières paroles sont le récit du pèlerinage accompli par son mari. Son âme, absente de son corps, avait accompagné le comte pendant tout son voyage !

Quelques jours après, le père, la mère et l'enfant débarquaient à Marseille, où Madeleine prêchait l'Evangile. Ils reçurent le baptême , détruisirent les statues et les temples élevés aux faux dieux, élevèrent des églises et convertirent, au culte du Christ le peuple de Marseille et celui de la ville d'Aix.

Madeleine

Voir les *Monuments inédits* de M. Faillon, t. 2, p. 406-426.